

cécep se disent, se révèlent dans les bureaux des services d'aide. Pas seulement là, bien sûr, mais là aussi. C'est pourquoi le personnel des affaires étudiantes se doit de cerner les problèmes rencontrés et de diffuser à la fois ce qu'il observe et ce qu'il sait sur la façon de régler ces problèmes. Il doit également travailler à vérifier si ce qui est problématique pour quelques étudiants constitue un phénomène à part ou la pointe d'un iceberg, si les correctifs à apporter doivent se faire massivement auprès de grand nombre d'étudiants ou auprès de clientèles spécifiques. Il a donc des rôles très spécifiques à jouer en regard de la formation des étudiants, en particulier relativement au diagnostic des problèmes et en matière d'acquisition d'habiletés de base: méthodes de travail intellectuel, prise en charge de son budget, de sa sexualité, connaissance de soi, de ses intérêts et de ses capacités, développement d'habiletés à résoudre des problèmes.

Les services d'animation

Tout comme les associations étudiantes, les services d'animation socio-culturels et sportifs offrent des possibilités de vie de groupe, d'amitiés, d'expression de soi et de dépassement. En toute liberté.

Les services d'animation ont été critiqués et questionnés ces dernières années. Peut-être moins du côté des sports (à l'exception du sport dit d'élite qui, d'ailleurs, ressemble davantage à une formation spécialisée qu'à une formation fondamentale), mais surtout du côté de l'animation socio-culturelle. La baisse de participation des étudiants à certains ateliers autrefois très populaires et la grande variété d'interventions de toutes sortes en animation (du massage Shiatsu au financement de bals de finissants) a pu nuire à l'image de ce secteur d'intervention. Or, à une époque où les collèges cherchent à réduire leur budget, un secteur qui apparaît aussi dispersé devient facilement contesté s'il n'est pas suffisamment soutenu par l'ensemble de l'institution. On pourrait trop vite, me semble-t-il, le sacrifier au profit d'interventions complémentaires à l'enseignement. Pourtant, rien de plus normal, dans un collège, que d'offrir à ses étudiants et étudiantes des lieux de développement sociaux et culturels, qu'il s'agisse de théâtre, de musique, de conférences ou de projets étudiants de toutes sortes. Pour favoriser le développement d'intérêts variés. Pour permettre une vie étudiante plus riche. Pour soutenir le plaisir de venir à l'école.

J'ai rencontré, cette année, les entraîneurs des équipes sportives du Collège. J'ai été fortement impressionnée par le dévouement de ces personnes, que le personnel régulier du Collège n'a pas l'occasion de côtoyer, et qui donnent beaucoup de leurs soirées et leurs fins de semaine pour l'amour du sport et des jeunes bien plus que pour le petit salaire qu'ils reçoivent annuellement. Je pourrais dire la même chose également de ceux et celles qui montent avec les étudiants des pièces de théâtre ou des spectacles de tous genres. Ils donnent aux étudiants bien plus que des habiletés techniques; les étudiants

le savent bien d'ailleurs.

Qu'il s'agisse d'activités sportives, culturelles ou sociales, il m'apparaît évident que ces activités contribuent à leur façon à la formation de base d'un étudiant, à l'acquisition d'habiletés personnelles, intellectuelles et culturelles, à la motivation scolaire et au sentiment d'appartenance des étudiants. De telles expériences font même explicitement partie des critères de sélection de certains programmes universitaires et constituent des acquis précieux d'un curriculum vitae pour bon nombre d'employeurs. La question actuelle réside plutôt, pour chaque collège, dans l'identification du nombre de lieux semblables qu'on veut offrir et sous quelle forme, et dans l'assurance que les intervenants des affaires étudiantes gardent un contact et une concertation constants avec le reste de l'institution.

Que transmettons-nous au juste aux étudiants, nous des affaires étudiantes?

Sans doute une partie de ce que nous sommes, de nos valeurs, de notre expérience et de nos intérêts. Parfois aussi notre propre usure, notre non-disponibilité et nos impatiences. À coup sûr, quand je pense aux gens des affaires étudiantes que j'ai connus et à ceux que je découvre encore, je dirai que très certainement, il y a là des amoureux des jeunes qui veulent intensément les aider à grandir et à se passionner pour la vie.

Que retirons-nous, au juste, du travail avec les jeunes? Sans doute la possibilité d'une éternelle jeunesse!

«Même dans le plus grand désarroi, il existe toujours un chemin qui mène à l'âme. Ce chemin peut être difficile à trouver parce que, quand nous arrivons au milieu de notre vie, il s'est effacé, et que les épaisses broussailles qui le recouvrent proviennent en partie de ce que nous appelons notre éducation. Mais le chemin est toujours là et il nous appartient de le maintenir ouvert pour pouvoir accéder à la partie la plus profonde de nous-mêmes — à cette part de nous qui est consciente d'une plus haute conscience, celle qui nous permet en définitive de comprendre et de juger. Assurer l'indépendance de cette conscience, lui donner la force de ne pas être affectée par le vacarme de l'Histoire et par les distractions de notre

environnement immédiat, tel est le sens réel de ce combat qu'est la vie.» (Saul Bellow)

Communication de

Richard DROLET

Directeur des Services des affaires étudiantes et
communautaires

Cégep Édouard-Montpetit

VINGT ANS DE FORMATION FONDAMENTALE: UN RÊVE, UNE RÉALITÉ «QUELQUE PART DANS L'INACHEVÉ»

Vingt ans de formation fondamentale aux services aux étudiants. Un rêve, une réalité. «Quelque part dans l'inachevé.» (Rilke)

La formation fondamentale, c'est d'abord et avant tout apprendre à vivre. Personne ne peut le faire à notre place. Ça ne s'apprend pas tout seul. C'est un apprentissage qui exige un accompagnement.

Apprendre à vivre, c'est apprendre à vieillir. «La longévité étant ce qu'elle est, écrit le *Nouvel Observateur*, 71 ans pour les hommes, 79 ans pour les femmes, la vieillesse ne peut plus être ce qu'elle fut: l'antichambre de la mort. Au début du siècle on mourait à 48 ans. Un tiers de vie en plus... Le «papy-boom», comme on l'appelle, va forcément bousculer beaucoup de choses. Politiquement, économiquement, culturellement. On s'interroge déjà: la guerre des âges aura-t-elle lieu?»

On se rend compte de plus en plus que la célébration du troisième âge a servi à masquer le vrai drame de la vieillesse. M. Xavier Gaullier, qui vient de publier *La deuxième carrière* (aux Éditions du Seuil), affirme: «Il faut, dès l'école, apprendre aux jeunes à mûrir, à se préparer à vieillir. Tout est à inventer. Parce que c'est la première fois dans l'histoire des hommes que la vieillesse se présente comme un phénomène de masse, une donnée essentielle de la réalité sociale.»⁽¹⁾

Apprendre à vieillir et à mourir aussi. Il faut bien le dire même si cette pensée est ressentie désagréablement. La tentation, c'est le refus d'y penser. En parler risque de n'être pas très populaire. C'est pourtant la réalité.

Nos interventions auprès des jeunes se situent dans le temps, dans une histoire, leur histoire. Il importe de bien situer dans le temps les interventions des services aux étudiants qui concernent la formation fondamentale. Il est indispensable de s'interroger, de poser deux questions préliminaires. Ça commence quand la formation fondamentale? Ça finit quand? Il sera plus facile par la suite de saisir la portée des interventions des services aux étudiants.

Ça se fait comment la formation fondamentale par les services aux étudiants? Avec des mots, des images, de la musique? Dans le silence et la solitude? Sur la place publique

ou dans le secret?

Qu'est-ce que ça donne? Après 20 ans, il doit bien y avoir quelques indices quelque part.

Quand est-ce que ça commence la formation fondamentale? Pour répondre à cette question, il faut remonter dans le temps et constater très rapidement que la formation fondamentale commence dans le ventre de la mère. Je vous fais grâce de tous les témoignages de la psychanalyse sur le sujet. Je retiens plutôt un témoignage plus percutant. Je veux parler du groupe japonais Kodo: un groupe de percussion. Kodo, ça signifie battement du cœur de la mère qui accompagne l'enfant dans son ventre. Il suffit d'entendre une fois le battement de leur immense tambour pour comprendre l'importance de ce premier accompagnement maternel. Le dramaturge Ionesco disait récemment: «Il y a deux choses essentielles dans la vie: l'amour et la mort, l'amour peut tuer la mort.» La naissance est le début de ce combat fondamental.

Qu'en est-il de la fin? Quand est-ce que ça finit la formation fondamentale? Il n'y a pas si longtemps on aurait facilement répondu: à la fin des études. Et il eut été facile de dégager un consensus là-dessus. Aujourd'hui, la longévité étant ce qu'elle est, on parle de plus en plus d'éducation permanente, de retour aux études, de seconde carrière, etc. On n'a pas fini d'explorer toutes les conséquences de ces faits nouveaux. Je ne retiens qu'un exemple pour illustrer ma pensée: la solitude des mourants.

«Au moment où l'être humain a le plus grand besoin des autres, écrit Norbert Élias dans *La solitude des mourants*, nous le laissons dans la solitude.» L'auteur poursuit: «Je crois que la relation avec autrui est ce qui compte le plus dans la vie, mais aussi au moment de la vieillesse et de la mort.» Élias explique comment ce phénomène de la solitude chez les mourants n'a pas toujours existé, qu'il s'agit d'un produit de la société actuelle. Il me semble qu'il y a là un constat d'échec de la formation fondamentale. On n'apprend plus à mourir. La formation fondamentale devrait se rendre jusque là. C'est important d'apprendre à mourir.

Nous savons, depuis le travail remarquable de Mme Élisabeth Kübler-Ross, que la mort peut être la «dernière étape de la croissance» si nous savons accompagner la personne qui meurt.

Quand est-ce que ça finit la formation fondamentale? Elle s'arrête à la mort, parfois avant, selon les individus. Mais dans un cas comme dans l'autre, la fin se situe «quelque part dans l'inachevé.»

La formation fondamentale, ça n'est jamais fini. Et c'est tant mieux! C'est ce qui nous sauve, face à ces jeunes qui, par le seul fait de leur existence, nous disent ce qu'ils ne cessent de répéter à leurs parents: «Pédagogie bien ordonnée, commence par soi-même.» (Gusdorf).

Il me semble important de prendre en compte ces données quand on accueille des étudiants dans un collège, quel que soit

(1) *Nouvel Observateur*, no 1223.

leur âge. Pour l'étudiant, le collègue n'est ni le commencement, ni la fin de la formation fondamentale. Il est un relais. Un relais dans la démarche vers une plus grande maturité. C'est une tâche énorme que d'enseigner le français, la philosophie, les mathématiques, les sciences, d'initier les gens aux techniques modernes de l'aérotechnique, etc. Cette tâche accapare tant d'énergie qu'elle risque de faire oublier que les étudiants, jeunes ou adultes, ne sont pas seulement des êtres de savoir mais aussi des êtres de désir et de devenir.

Les services aux étudiants sont des services éducatifs qui s'occupent de la formation fondamentale. Leur objectif est d'accompagner les étudiants dans leur démarche vers une plus grande autonomie. Cet objectif est atteint par le biais des différents services et à travers la vie des groupes étudiants.

Les services aux étudiants sont là pour rappeler sans cesse à l'institution que les étudiants ont des besoins qui débordent les cadres administratifs: choisir des cours, coordonner un horaire, etc. L'institution a la responsabilité de les accompagner d'une façon telle qu'ils puissent atteindre une plus grande maturité.

L'enseignement doit jouer un rôle majeur. Dans le meilleur des scénarios, celui où l'enseignement jouerait son rôle à la perfection, il resterait toujours une place pour d'autres intervenants parce que la vie d'un étudiant ne se limite pas à la joie de connaître.

Une fois qu'on a demandé à un étudiant ou à une étudiante son adresse et le nom de son père et de sa mère, on a l'illusion de connaître pas mal de choses à son sujet. De même, lorsqu'on énumère l'ensemble des services aux étudiants, on a l'impression qu'on a tout dit. On a tout dit, mais peut-être pas l'essentiel.

L'essentiel, ça vous rappelle quelque chose? Le Petit Prince? Le secret du renard? «L'essentiel est invisible pour les yeux. On ne voit bien qu'avec le cœur.» La tentation des collèves est d'oublier que l'essentiel se passe dans l'invisible. L'essentiel de la vie d'un collève se passe dans le silence, la solitude et le secret. Avec les compressions budgétaires, les prix d'excellence, la manie de vouloir tout mesurer, on est tenté d'oublier l'essentiel.

On est surpris que les taux d'échecs et d'abandons augmentent. Des étudiants brillants, qui ont tout ce qu'il faut pour réussir et pourtant... ils ne réussissent pas. Un certain nombre d'étudiants connaissent des difficultés. Ils s'en rendent compte assez vite. Il leur faudrait acquérir une certaine discipline comme le dit si bien Scott Peck dans *Le chemin le moins fréquenté*. Ils le savent. Ils en seraient capables. Ils refusent. C'est trop dur, trop difficile. Ils remettent à plus tard, etc. Leur santé mentale en subit les contrecoups. La nôtre aussi.

Il y a les autres qui essaient de se dépasser, qui tentent d'acquérir une plus grande maturité. C'est aussi difficile pour eux. Ils ont besoin d'aide, de notre aide.

Comment accompagner les uns et les autres? Nous touchons ici au noeud du problème: la motivation au progrès personnel, à l'évolution personnelle.

Il y a en a qui refusent. Le minimum que nous souhaitons et puissions faire, c'est de les rendre conscients qu'ils font un choix, qu'ils devront vivre avec ses conséquences, et qu'enfin un choix n'est jamais définitif. Si jamais ils changent d'idée, il sera toujours temps, tant qu'ils seront en vie, de tenter l'aventure.

Et les autres? Il faut leur donner ce goût de la discipline intérieure. Il n'y a pas 56 façons d'y arriver. Il faut trouver les moyens de les valoriser, de leur faire savourer la joie de se dépasser, d'acquérir une plus grande maturité.

Comment cela se fait-il? Pas nécessairement par un discours. J'ai le goût de soumettre à votre réflexion quelques commentaires à ce sujet. Dans son livre *Les cinq sens*, paru chez Grasset, Michel Serres raconte comment il a fait une cure de silence à Épidaure. Il faut lire ce texte. À la fin, après la parole, il écrit: «Le très précieux de ce que je sais reste enchâssé de silence.»

Ce texte, il me semble, nous invite à réfléchir sur notre propre formation fondamentale. Est-ce que ce n'est pas vrai aussi pour chacun de nous que le très précieux de ce que nous savons reste «enchâssé de silence»? Il ne faut pas oublier tout ce que les étudiants vivent en dehors de la salle de cours, dans leur famille, au travail etc. qui «reste enchâssé de silence». Je veux compléter cette réflexion par un texte du professeur Gudsorf, tiré de son livre *La parole*, et qui concerne l'enseignement: «L'enseignement explicite du maître compte moins que le témoignage de son attitude, l'incantation d'un geste ou d'un sourire. Le reste est silence, car le dernier mot, le maître mot d'un homme, n'est pas un mot. La communication la plus véritable entre les hommes est une communication indirecte, c'est-à-dire qu'elle s'opère malgré le langage, par des moyens de fortune, — et souvent à contre-sens du langage. La dernière retraite en chacun de nous est un domaine où les paroles n'ont pas accès: l'âme s'y retrouve seule dans l'ombre et le silence...»⁽²⁾

Voilà tout un défi: le défi pour le professeur et pour toute personne qui travaille à la formation fondamentale. Comme si la formation fondamentale, pour avancer, devait, à un moment ou un autre, changer de véhicule, intervenir autrement qu'avec des mots. Une forme d'accompagnement dans le secret. Cet accompagnement, l'étudiant peut le trouver à l'intérieur de ses cours; il peut le trouver ailleurs aussi, dans des activités, dans les services d'aide. J'en connais qui le trouvent dans un emploi à temps partiel qui les valorise. Je soupçonne qu'il y a là un motif plus fréquent qu'on le pense au fait qu'un si grand nombre d'étudiants travaillent à temps partiel.

En dernière analyse, les services aux étudiants sont dans les collèves pour rappeler à l'institution «qu'il n'y a d'éducation que d'accompagnement: à distance, nul ne peut distinguer qui accompagne l'autre.» (Roger Voeltzel, *Éducation et révélation*. P.U.F.)

(2) Gudsorf, *La parole*, p. 77.

Qu'est-ce que ça donne 20 ans après? Les collèges ont appris beaucoup de choses. Les étudiants aussi. Comme directeur des Services aux étudiants, j'ai appris à écouter les étudiants, leur silence. Je pense que cet exercice, si je peux appeler cette expérience un exercice, fait partie intégrante de la formation fondamentale, de la mienne, de celle des étudiants.

Ce que disent les étudiants? La formation fondamentale a un visage. Toujours. Les étudiants le savent. D'instinct. Ils le cherchent. Ils le trouvent. Pas toujours. Quand ils le trouvent, c'est la fête.

Le premier novembre 1987, à l'occasion des 20 ans du Collège, nous avons fait une fête qui célébrait avec des images le visage de la formation fondamentale. Les étudiants ont chanté ce visage. Les spectateurs ont été profondément émus comme à la fête de la graduation des malentendants au Vieux Montréal à l'automne 1987. Il existe des documents qui rappellent la célébration de Longueuil. On pourra y revenir.

Il y a aussi la fête annuelle de «Cégeps en spectacle» qui existe depuis neuf ans. Il y a là un signe évident que des étudiants ont acquis une certaine discipline, une plus grande maturité. Pour arriver à produire un événement comme «Cégeps en spectacle», imaginez tout ce qu'il faut de compétence, d'accompagnement de la part des responsables des activités culturelles dans les collèges et tout l'effort exigé des étudiants. Je pourrais dire la même chose des activités sportives, des ateliers, des services de consultation, etc. Il y a là des éducateurs et des éducatrices de première qualité qui oeuvrent dans l'ombre et le silence, dans le secret.

La vie au collège est difficile. Les étudiants qui passent au travers sont drôlement débrouillards. Si vous êtes au collège assez longtemps pour les voir à leur arrivée et à leur départ, vous constaterez qu'ils n'ont pas changé seulement physiquement. Les collèges les voient partir sans trop d'inquiétude. Ils sauront bien se débrouiller dans la vie.

Enfin, il faudrait interroger les anciens. Venir au cégep a été un rêve qu'ils ont réalisé, qui leur a permis par la suite de réaliser d'autres rêves. Pour la majorité d'entre eux, le collège a joué le rôle de relais qui lui est dévolu. Il resterait à vérifier s'ils continuent leur formation fondamentale.